

Chère Lydia,

Qu'implique la présentation d'images qui n'étaient pas destinées à être montrées ?  
Qui étaient rangées dans des cartons et prenaient la poussière, occultées à la vue ?

Enfermées entre deux plaques de verre, elles sont tout sauf enterrées (selon Douglas Crimp, les mots « musée » et « mausolée » sont éternellement indissociables). Elles sont poreuses, ouvertes, transparentes. Comme une représentation du possible. Est-il juste de le penser ?

Ces images sont des traces de lieux, de textures et de couleurs. L'expérience vécue en les regardant s'apparente à la recherche du sens d'un rêve au réveil. Disposées à l'horizontale comme des planches-contacts — négatifs et positifs confondus —, elles évoquent une énigme et sa solution subtile. Une riposte à l'autorité de l'image unique ; des films plutôt que des instants monumentaux. Ensemble, elles constituent une sorte de plan de la vie. Un plan composé de traces. Bien sûr, te connaissant, on doit s'approcher des images pour les distinguer. Comme des hiéroglyphes à déchiffrer, elles sont elliptiques, parfois insondables, empreintes de mystère.

Ne m'as-tu pas un jour dit que tu avais débuté en tant que photographe ? Tes parents, des missionnaires chrétiens, documentaient leur vie en permanence et tu pensais que la photographie serait aussi ton art. Tu as pris tes premières photos avec un vieux Canon offert par ton père. Un appareil photo que tu utilises toujours, vingt ans après. Tu as rafistolé ses pièces usées avec du chatterton.

Ton art est celui du possible, de l'ouverture, du hasard. D'une alchimie singulière. Quel est l'inverse de la ligne droite ? Le zigzag. Lydia, c'est toi. Et il se trouve justement que ces images ont été prises en marge de projets passés. Des projets concrétisés, d'autres non. Parmi ces derniers, il y a une série de photos de jeunes garçons posant au bord de la mer. L'un d'eux avait volé ton chien, n'est-ce pas ? Quand tu l'as retrouvé, tu t'es dit qu'il serait intéressant de faire un film sur lui et ses amis. Une forme de rédemption ? (J'ai cru comprendre que tu avais abandonné ce projet à la mort de l'un d'eux.) Ailleurs : une voiture en flamme dans le désert et ses restes calcinés ; les traces d'une démarche complexe visant à obtenir la nationalité française pour ton père.

Mon image préférée de toutes : l'avion en béton. Je me souviens vaguement d'une histoire. Un villageois rêvait d'avions depuis longtemps, mais n'avait jamais mis les pieds à bord d'un seul. Il a construit celui-ci de ses propres mains. Le fait qu'il soit mort en essayant de terminer l'une des ailes laisse un sentiment doux-amer. Le martyr d'un rêve. C'est fou. Et digne de Fitzcarraldo. S'il te plaît, fais-en quelque chose.

Ailleurs, une étendue de mer. Un point d'embarquement, m'apprends-tu, pour les clandestins qui veulent franchir la Méditerranée. Un espace où l'on ignore ce qui se trouve de l'autre côté. Un pari. Ça ressemble beaucoup à ce que l'on ressent en entrant dans ton œuvre. Je crois que tu as pris cette photo à l'époque de tes recherches pour *In the Absence of our Mothers*, la première œuvre de toi qui a retenu mon attention, ou plutôt, devrais-je dire, qui a conquis mon cœur.

J'ai été conquise lorsque j'ai appris que cette œuvre était un hommage à ton grand-père algérien qui, dans sa jeunesse, s'était fait arracher toutes les dents une à une afin de ne plus servir dans l'armée française. Si mes souvenirs sont bons, tu as fabriqué de nouvelles dents en faisant fondre une chaîne en or achetée à un petit garçon au bord de la mer. D'ailleurs, l'une de ces dents en or se trouve dans ta bouche. Les 300 euros que tu as payés correspondent plus ou moins au prix demandé par les passeurs pour traverser la Méditerranée. Ce garçon a peut-être utilisé l'argent que tu lui as donné de cette manière — ou peut-être pas. L'idée est belle.

Plus je regarde ces photos, plus je me rends compte qu'elles planent au-dessus de zones géographiques particulières. Principalement l'Algérie, ton pays natal. Il y a El Ayâida, où tes parents ont dirigé leur première communauté clandestine ; Oran, la ville côtière où tu as grandi ; Alger, la capitale où tu t'es installée vers la fin de la vingtaine ; et le Tassili n'Ajjer, un désert de grottes préhistoriques aux peintures rupestres, un lieu qui résiste à toute conquête depuis des millénaires, où tu as aussi réalisé des œuvres.

Cette exposition a lieu en France. Y as-tu réfléchi ? Du point de vue algérien, la France est évidemment une source d'oppression. Une ancienne puissance coloniale qui refuse obstinément de reconnaître ses crimes, ses efforts pour effacer, pulvériser, invisibiliser. S'agit-il en partie de rendre visible ce qui a été occulté ? Sans doute pas, mais c'en est au moins une retombée indirecte.

Je reviens toujours au thème de la contrebande. C'est un leitmotiv de ton œuvre : la contrebande d'idées, d'histoires, de toutes sortes de marchandises illicites. On dirait que c'est de famille. Il y a huit ans, ton père et toi avez fait passer clandestinement 85 litres de terre d'Oran, aujourd'hui déversés dans la galerie, sur lesquels on peut désormais marcher. Comme un tapis criblé de trous. Était-ce un présage ? Un vœu ? C'est cette même terre qui a sali ta main et l'a rendue rouge dans l'une des photos exposées. La terre est essentielle. La terre est fertile. C'est à Oran que tout a commencé. Et, entre autres choses, cette exposition parle de commencements.

Amitiés,  
Negar

—Negar Azimi

## Lydia Ourahmane

Née en 1992 à Saïda, Algérie.  
Vit et travaille à Barcelone, Espagne.

Lydia Ourahmane est une artiste conceptuelle dont les installations, sculptures, œuvres vidéo et sonores créent des situations qui dépassent les murs de l'institution, tout en négociant les conditions qui s'y exercent. Explorant les formes du déplacement et de la communauté, elle interroge la circulation des objets et des personnes, conditionnée par les restrictions étatiques et les frontières invisibles. Ses présentations récentes ont impliqué le public en tant que matériau, sujet et auteur.

À partir de mai 2026, la Fondation Nicoletta Fiorucci, à Venise, lui consacra une exposition personnelle.

Ses œuvres ont été exposées dans de nombreuses institutions internationales, notamment : Tate Britain, Londres (2025 ; 2023) ; Castello di Rivoli, Turin (2025) ; MACBA, Barcelone (2024) ; Julia Stoschek Foundation, Berlin (2023) ; The National Museum of Art, Osaka (2023) ; Museion, Bolzano (2023) ; SculptureCenter, New York (2022) ; rhizome, Alger (2022) ; S.M.A.K., Gand (2022) ; Fondation Louis Vuitton, Paris (2022) ; KW Institute of Contemporary Art, Berlin (2022) ; Portikus, Francfort (2021) ; Kunsthalle Basel, Bâle (2021) ; Renaissance Society, Chicago (2021) ; Triangle France, Marseille (2021) ; WIELS Centre d'art contemporain, Bruxelles (2020) ; Wattis Institute for Contemporary Art, San Francisco (2020) ; Kunstverein München, Munich (2018) ; Chisenhale Gallery, Londres (2018).

Son travail sera inclus dans la Quadriennale de Doha (2026) et a été présenté lors de la 60e Biennale de Venise (2024) ; la 15e Biennale de Gwangju (2024) ; la 34e Biennale de São Paulo (2021) ; Manifesta 12, Palerme (2018) ; et la 15e Biennale d'Istanbul (2017).

Lydia Ourahmane a reçu le Prix Rosa Schapire (2024) ; l'Arts Foundation Fellowship Award (2018) ; entre autres distinctions.

Les œuvres de Lydia Ourahmane ont rejoint les collections du Stedelijk Museum, Amsterdam ; Tate, Londres ; KADIST Art Foundation, Paris ; Musée d'art contemporain de la Haute-Vienne — Château de Rochechouart, Rochechouart ; British Museum, Londres ; Fondation Galeries Lafayette, Paris ; Frac des Pays de la Loire, Nantes ; entre autres.